Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

58 | 2019

Histoire et archéologie : que faire du XIX^e siècle ?

Enquête pluridisciplinaire sur une mutation industrielle

A Multidisciplinary survey on an industrial change

Eine Multidisziplinäre Untersuchung eines industriellen Wandels

Thierry Bonnot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rh19/6432>

DOI : 10.4000/rh19.6432

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2019

Pagination : 41-58

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Thierry Bonnot, « Enquête pluridisciplinaire sur une mutation industrielle », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 58 | 2019, mis en ligne le 01 janvier 2022, consulté le 08 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/6432> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.6432>

Tous droits réservés

THIERRY BONNOT

Enquête pluridisciplinaire sur une mutation industrielle

D'UNE ANTHROPOLOGIE DES COLLECTIONS
À L'ARCHÉOLOGIE DU DÉCHET

Cet article concerne un ensemble de recherches menées sur des entreprises de production céramique bourguignonnes fondées au XIX^e siècle, en activité jusqu'au milieu du XX^e. L'une de ces usines, bien connue grâce à différents travaux historiques et ethnologiques, a fait récemment l'objet de recherches archéologiques dont le compte rendu constituera l'essentiel de la matière de ce texte. Il s'agira, sans prétendre définir ni redéfinir ce que j'entends par archéologie, histoire et ethnologie, de montrer comment s'articulent sur le terrain les pratiques d'enquête traditionnellement associées à ces trois disciplines.

L'enquête a été initiée sous l'étiquette ethnologique, interrogeant le statut d'objets patrimoniaux, entrés au musée depuis les années 1970, collectionnés, reconnus comme témoins d'une activité industrielle, identifiés à une région, en retraçant leur parcours depuis leur fabrication – celle-ci s'échelonnant entre les années 1830 et les années 1960. La recherche comprenait un volet historique visant la genèse technique des objets étudiés, le contexte de leur fabrication, de leur commercialisation, de leur utilisation, sans négliger la connaissance souvent incomplète qu'en ont les informateurs de terrain, habitants de la région, collectionneurs, anciens ouvriers et dirigeants des usines. Ethnologie et histoire constituaient donc les deux facettes d'une même enquête, ce qui n'a rien d'exceptionnel et mériterait d'être une règle impérative, malgré les réticences persistantes de chercheurs très attachés aux prérogatives disciplinaires¹. L'archéologie s'est invitée tardivement dans le projet, à l'occasion de la découverte d'un dépotoir de l'entreprise Langeron

1. Réticences que l'on trouve surtout du côté de l'anthropologie, pas toujours très explicites mais qui me semblent par exemple assez claires chez Philippe Descola, défendant sa vision non historique des rapports nature/culture : « Contre l'historicisme, et sa foi naïve dans l'explication par des causes antécédentes, il faut rappeler avec force que seule la connaissance de la structure d'un phénomène permet de s'interroger de façon pertinente sur ses origines » (Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 2005, p. 17).

(Pont-des-Vernes, commune de Pouilloux), contenant des débris de poteries de grès, d'éléments réfractaires vitrifiés, des moules de plâtre, des outils, etc. qui a nécessité un travail portant non sur des collections d'objets, des archives ou des témoignages mais sur les rebuts et les déchets de l'industrie. La fouille archéologique a principalement mis au jour des éléments mobiliers et des structures postérieures aux années 1920. Mais l'opération nous a apporté sur la production céramique des connaissances d'une ampleur chronologique bien supérieure, recouvrant le long XIX^e siècle et justifiant, s'il en était besoin, la pertinence de cet article dans un cadre thématique dix-neuviémiste².

Pour Laurent Olivier, l'expérience archéologique est « fondamentalement, celle d'un "chiffonnier du passé", qui collecte les débris des temps anciens³ ». L'anthropologie de la culture matérielle telle que nous l'envisageons ne s'en éloigne guère, fidèle aux *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques* et à leur fameuse formule : « En fouillant un tas d'ordures, on peut reconstituer toute la vie d'une société ; beaucoup mieux, le plus souvent, qu'en s'attachant aux objets rares ou riches⁴ ». Cette célèbre phrase est attribuée à Marcel Mauss, bien que la brochure dont elle est extraite n'ait pas d'auteur crédité. Elle correspondait en tout cas à ce que pouvait écrire Mauss par ailleurs lorsqu'il invitait les ethnographes à se défier de la logique collectionneuse en pensant l'objet dans son intégralité technologique et sociale⁵, comme le revendique aujourd'hui Pierre Lemonnier : « ...se pencher sur les dimensions les plus matérielles des objets, comprendre leur fabrication ou leur fonctionnement permet surtout de mettre au jour des pans entiers de systèmes de pensée ou de logiques sociales qu'on ne saurait repérer et comprendre autrement⁶ ». Ainsi notre enquête, qui jusqu'alors s'était intéressée aux produits commercialisés par les manufactures, adoptant une vision de l'activité industrielle conforme à un idéal technique et commercial, a pu à travers la démarche archéologique se pencher sur les échecs et les tâtonnements techniques d'une entreprise⁷. Ce travail s'est inscrit dans une archéologie du déchet théorisée depuis les années 1990 aux USA pour la période

2. Le « nous » que j'utiliserai à propos de ce travail n'est pas un nous de majesté. J'associe à mon travail Jacques Gaudiau, collectionneur et meilleur connaisseur des productions céramiques de Pont-des-Vernes, sans que mes enquêtes n'auraient pas pu être menées, ainsi que les membres de l'équipe de l'écomusée Le Creusot-Montceau.

3. Laurent Olivier, *Le sombre abîme du temps. Mémoire et archéologie*, Paris, Le Seuil, 2008, p. 16.

4. *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*, Musée d'ethnographie/Museum national d'histoire naturelle, Mission scientifique Dakar-Djibouti, Paris, Palais du Trocadéro, mai 1931, p. 9.

5. « Une erreur de beaucoup d'ethnographes éminents est de se borner aux collections », Marcel Mauss, « Technologie », in Marcel Mauss, *Techniques, technologie et civilisation*, édité et présenté par Nathan Schlanger, Paris, Presses universitaires de France, 2012, p. 297. Le texte d'où est tirée cette citation est la transcription de cours pris par Jacques Soustelle en 1927 et 1928, conservée dans les archives du Musée de l'Homme.

6. Pierre Lemonnier, « Mythiques chaînes opératoires », *Techniques & culture*, 43-44, 2004, mis en ligne le 15 avril 2007, <http://tc.revues.org/1054>; consulté le 21/09/2017; citation p. 11 § 30.

7. Thierry Bonnot, « Une manufacture de céramique vue à travers ses déchets : expérience pluridisciplinaire autour d'un dépotoir », *Artefact. Techniques, histoire et sciences humaines*, n° 6, dossier « Archéologie et histoire », 2017, p. 11-28. Sur l'archéologie comme dépassement d'une

contemporaine⁸, mais pratiquée depuis longtemps par la céramologie, les dépotoirs constituant une ressource cruciale voire exclusive pour l'étude de la production des périodes antiques, médiévales et modernes⁹. Pour l'ère industrielle, les déchets que sont les terrils et les crassiers à scories constituent des ressources archéologiques déterminantes¹⁰. En fouillant les déchets d'une usine, nous sommes sortis de la perspective collectionneuse, héritée du discours officiel des entreprises faisant la promotion de leurs produits et de leur savoir-faire, pour appréhender de façon plus fine le processus de fabrication, le quotidien de la production, les échecs techniques et commerciaux des industriels, les tactiques empiriques et routinières d'adaptation aux contraintes de la matière.

Après avoir dressé un rapide panorama du contexte historique, j'expliquerai comment dans le cadre d'une enquête ethnologique et patrimoniale, nous en sommes venus à mettre en œuvre une opération de sondage archéologique. Cette fouille ne constitue en rien une rupture dans un cheminement scientifique mais plutôt un engagement dans un projet interdisciplinaire combinant le questionnement sur le déchet comme source et sur le contemporain en archéologie. J'exposerai ainsi en quoi les apports de l'archéologie nous ont permis de saisir un moment de basculement dans l'histoire de ce domaine d'activité et des poteries de grès cérame caractéristiques des prémisses de la société de consommation.

LA FABRICATION DU GRÈS DANS LA « VALLÉE DE LA CÉRAMIQUE », INNOVATION DU XIX^e SIÈCLE

L'industrialisation de la partie centrale du département de Saône-et-Loire, territoire essentiellement rural, s'est effectuée à partir des années 1830 autour de la métallurgie au Creusot et des houillères du bassin de Blanzey-Montceau-les-Mines¹¹. Le long du canal du Centre, joignant Saône et Loire depuis la

vision officielle de l'histoire, voir Yoffe, Norman et Severin Fowles, « L'archéologie dans les sciences humaines », *Diogenes*, n° 229-230, 2010, p. 51-77.

8. William Rathje et Cullen Murphy, *Rubbish! The Archaeology of Garbage*, New York, Harper Collins, 1992. Plus récemment, en France, la revue *Les Nouvelles de l'archéologie* a consacré en 2018 un dossier à cette problématique : n° 151, « Inventaire après déchets ».

9. Florence Journot et Gilles Bellan (dir.), *Archéologie de la France moderne et contemporaine*, Paris, La Découverte, 2011, en particulier le chapitre IV, « Céramiques modernes », p. 96-113. Voir aussi Yves Roumegoux, « Rivages de faïence (Nevers, Nièvre) », *Les nouvelles de l'archéologie*, 151, 2018, p. 22-24.

10. Pierre Fluck, *Manuel d'archéologie industrielle. Archéologie et patrimoine*, Paris, Hermann, 2017. Voir les pages 37-38 et 446 sur les déchets industriels, en France et en Europe.

11. Frédéric Pillet, *Le patrimoine minier du bassin de Blanzey, Montceau, Le Creusot*, Dijon, éditions Faton, collection Itinéraires du Patrimoine n° 214, 1999 ; *Le patrimoine industriel métallurgique autour du Creusot*, Dijon, éditions Faton, collection Itinéraires du Patrimoine n° 243, 2001. Les synthèses sur l'industrialisation du bassin sont assez anciennes, on se reportera cependant à Christian Devillers et Bernard Huet, *Le Creusot. Naissance et développement d'une ville industrielle 1782-1914*, Seyssel, Champ Vallon, 1991 ; Léon Griveau, *Un exemple de concentration industrielle au 19^e siècle, Le Creusot Montceau-les-Mines*, Le Creusot, écomusée, 1977 ; *Les Schneider, Le Creusot, une famille, une entreprise*,

fin du XVIII^e siècle, un grand nombre d'entreprises se sont installées et ont prospéré dans l'orbite de ces deux industries d'envergure nationale et internationale. La production céramique est l'une de celles qui a le mieux profité de l'effervescence économique générée par ce contexte de mutation économique et urbaine, notamment dans le domaine du bâtiment : tuileries, briqueteries, souvent associées à la production de chaux, se sont multipliées et ont rapidement pris de l'importance à partir des années 1860. La Grande Tuilerie de Bourgogne (Montchanin) et les établissements Perrusson et Desfontaines (Ecuisses)¹², devenues des entreprises de premier ordre sur le plan national à la charnière des deux siècles, sont emblématiques de ce mouvement. La croissance économique de ce secteur de production ne s'est toutefois pas limitée au bassin industriel du Creusot-Montceau-les-Mines. Elle s'est étendue tout au long du canal du Centre, de Digoïn à l'ouest à Chalon-sur-Saône à l'est. Durant plus d'une centaine d'années, de 1820 à 1960 environ, les rives de la Dheune et de la Bourbince, rivières longeant le canal, ont justifié leur surnom de « vallée de la céramique¹³ ». Quelques entreprises ont même survécu à cette époque malgré le déclin postérieur à 1945, à Chagny et à Digoïn notamment¹⁴, mais c'est dans cet intervalle qu'ont prospéré le plus grand nombre d'usines vouées à la production industrielle de tuiles, de briques, faïence commune et produits réfractaires. L'apogée de cet ensemble se situe au début du XX^e siècle, où une quarantaine de manufactures (tuilerie, briqueteries, poteries) étaient en activité simultanément sur cette étroite bande de territoire, dont plus de la moitié dans le bassin industriel central.

Contrairement à plusieurs régions françaises (Normandie, Beauvaisis, Limousin, etc.) revendiquant une longue tradition de production céramique, le département de Saône-et-Loire ne peut se prévaloir que d'un développement tardif de cette activité, sans véritable ancrage dans la longue durée. Et c'est encore plus vrai pour le grès cérame, que l'on peut qualifier d'innovation du XIX^e siècle à l'échelle locale. C'est au sud de Montceau-les-Mines, le long de la rivière Bourbince dans l'arrondissement de Charolles, que s'est développé un créneau particulier se distinguant par sa production, le grès cérame. Entre les années 1810 et 1960, un ensemble de petites (moins de dix ouvriers) et moyennes (au maximum une centaine d'ouvriers) entreprises

une ville, 1836-1960, Paris, Fayard/RMN, 1995 ; Robert Beaubernard, *Montceau-les-Mines, un « laboratoire social » au XIX^e siècle*, Avallon, éd. De Civry, 1981 ; Françoise Bouchet et alii., *Les Grèves, Montceau-les-Mines/Le Creusot, 1899-1901*, Le Creusot, écomusée, 2000.

12. Thierry Bonnot, *L'industrie céramique des rives du canal du Centre, Saône-et-Loire*, Paris, Éditions du patrimoine, collection Itinéraires du patrimoine n° 151, 1997 ; Luc Dunias, *Les Perrusson-Desfontaines, industriels céramistes et leur résidence d'Ecuisses*, Ecomusée Le Creusot-Montceau, 2004.

13. L'expression est utilisée par le journaliste Ardouin-Dumazet, qui intitule ainsi le chapitre consacré au canal du Centre dans le volume 25 de sa série *Voyages en France* (Victor Eugène Ardouin-Dumazet, *Voyages en France (25^e série) — Basse-Bourgogne et Sénonais*, Paris, Berger-Levrault, 1901, p. 31).

14. Digoïn Céramiques et Sarreguemines Vaisselle (Digoïn), Fauchon-Baudot (Paray-le-Monial), Terres cuites de Bourgogne (Palinges) et Terreal (Chagny). Sarreguemines Vaisselle à Digoïn, en redressement judiciaire courant 2015, a été rachetée en janvier 2016.

ont produit des poteries de grès fins glaçurés, destinées au conditionnement alimentaire et chimique. Poteries, tuileries et briqueteries étaient actives en Saône-et-Loire depuis l'antiquité, avec quelques centres importants à l'époque gallo-romaine¹⁵ ou médiévale (Sevrey). Une production faïencière est attestée à Digoin au XVIII^e siècle, puis au cours du XIX^e (Digoin et Charolles)¹⁶. Mais le grès cérame n'est pas produit entre Saône-et-Loire avant le XIX^e siècle¹⁷. Le grès, que nous définirons rapidement comme une céramique à pâte dure¹⁸, opaque et imperméable, est produit en Europe depuis la fin du XIII^e siècle. En Bourgogne, seule la région de Puisaye, aux confins des départements de l'Yonne et de la Nièvre, produit un grès très caractéristique depuis la fin du XVI^e siècle¹⁹. Ce type de céramique n'apparaît en Saône-et-Loire qu'au début du XIX^e siècle, dans un contexte industriel caractérisé par la production en série et la commercialisation à moyenne et grande échelle. Alexandre Brongniart recense en 1844 « cinq à six fabriques de grès cérame commun » dans le département : « La plus remarquable est celle du Montet, près Palinge²⁰, arrondissement de Charolles, dirigée par M. Laujorais²¹. La pâte de ces grès est blanchâtre, très dense, très solide. Ils sont généralement fort bien façonnés²² ». En 1847, le géologue Manès mentionne cette ressource argileuse et cette production particulières, évoquant les carrières de la Valteuse²³ qui vendent alors annuellement 4 500 mètres³ d'argile. En 1851, la Valteuse est l'une des trois poteries de grès fins du département, avec Le Montet (Palinges) et le Pont-des-Vernes (Pouilloux). D'après l'annuaire départemental, « Chacune de ces fabriques occupe environ 50 ouvriers, brûle 6 000 hectolitres de houille, et produit annuellement 100 000 cruches à bière, d'une valeur de 24 francs le cent, et 500 000 briques réfractaires, au

15. Jean-Claude Notet, *La production de sigillée et de céramique fine gallo-romaine de Gueugnon (Saône-et-Loire)*, Dijon, Soc. Archéologique de l'Est, 2012.

16. Pour un panorama complet des productions céramiques du département jusqu'à 1850, se référer à Michel Maerten, *Les ateliers de potiers en Bourgogne du sud de l'antiquité au XIX^e siècle*, Saint-Vallier (71230), chez l'auteur, 2011. Pour la faïence, Jean Rosen (dir.), *Faïenceries française du Grand-Est. Inventaire, Bourgogne Champagne-Ardenne, XVI^e-XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Comité des Travaux historiques et scientifiques, 2001.

17. Difficile dans l'état actuel des sources et des recherches de savoir si le grès faisait partie auparavant de l'équipement usuel des habitants de la région. La proximité géographique de la Puisaye incite toutefois à répondre par l'affirmative.

18. Pour une définition du grès cérame et l'histoire de ses origines, voir Daniel Dufournier et Anne-Marie Flambard, « Réflexions à propos de l'apparition du grès en Europe occidentale », in *La céramique (V^e-XIX^e siècles). Fabrication – Commercialisation – Utilisation. Actes du premier congrès international d'archéologie médiévale* (Paris, 4-6 octobre 1985) Caen, Société d'Archéologie Médiévale, 1987, p. 139-147.

19. Marcel Poulet, grand spécialiste de cette production, envisage même de la faire remonter au XIV^e siècle, mais s'en tient à la certitude des données datant de la fin du XVI^e siècle : Marcel Poulet, *La poterie traditionnelle de grès de Puisaye*, Aillant-sur-Tholon, chez l'auteur, 1984 [2^e éditions].

20. Lire Palinges.

21. Lire Laujorais

22. Alexandre Brongniart, *Traité des arts céramiques ou des poteries considérées dans leur histoire, leur pratique et leur théorie*, Paris, P. Asselin, 1877 [1844] [3^e édition], vol. 2, p. 221.

23. Manès, *Statistique minéralogique, géologique et minéralurgique du département de Saône & Loire*, Mâcon, imprimerie Dejussieu, 1847, p. 173.

prix moyen de 6 francs le cent. Les cruches à bières s'exportent à Paris; les briques réfractaires se vendent en Alsace et dans la Nièvre²⁴ ».

C'est la manufacture de Pont-des-Vernes, commune de Pouilloux, qui nous intéressera plus particulièrement dans cet article. La famille Langeron possédait depuis 1823, si l'on s'en tient aux matrices cadastrales, une tuilerie déjà présente à Pont-des-Vernes en 1815. La fabrication de grès est attestée dans cette entreprise à partir des années 1830²⁵. La famille Langeron est donc restée propriétaire des usines de Pont-des-Vernes des années 1820 à 1957, date de la fermeture et de la vente du site. L'entreprise a fait vivre le hameau de Pont-des-Vernes durant plus d'un siècle, en employant de 40 ouvriers (1836) à 150 (1899). Réputée pour ses cruches à bières, ses bouteilles à encre, cruchons à liqueur, pots à moutarde et à yaourt, bocaux pour conserve, grès pour la chimie exportés dans le monde entier, c'est l'usine de la région ayant développé la plus grande variété de produits céramiques.

UNE ENQUÊTE PLURIDISCIPLINAIRE

Nous travaillons sur cette région et ce secteur d'activité depuis une vingtaine d'années, dans le cadre d'une enquête historique et ethnologique initiée par l'écomusée Creusot-Montceau. La recherche a consisté à recenser et analyser les ressources archivistiques, inventorier les vestiges industriels²⁶ et mener une enquête ethnologique visant à étudier le statut social des objets et leur patrimonialisation. Cette enquête était menée auprès des anciens ouvriers des usines, des anciens dirigeants ou familles de dirigeants d'entreprise, des propriétaires et usagers d'objets, des collectionneurs et antiquaires ou brocanteurs ayant affaire aux produits céramiques de cet ensemble. En dehors de quelques expositions et brochures²⁷, aucune étude exhaustive n'existe sur les grès du Charollais et notre travail, ainsi que les publications et expositions qu'il a générées, n'en tiennent pas lieu, puisque nous n'avons pas approfondi la recherche archivistique sur les entreprises, leurs effectifs, leurs structures économiques et sociales, leur réseau commercial. Ce travail spécifiquement historique reste à faire, même si nous l'avons défriché partiellement.

24. Aimé-Emmanuel Monnier, *Annuaire historique et statistique du département de Saône-et-Loire pour 1851*, Mâcon, imprimerie De Jussieu, p. 398.

25. Pour le détail de l'histoire des origines de l'entreprise, nous nous permettons de renvoyer à nos précédentes publications, notamment Thierry Bonnot et Jacques Gaudiau, *Trésors de dépôt. Céramiques des établissements Langeron, Pont des Vernes*, Ecomusée Creusot-Montceau, 2013 et Thierry Bonnot, « Une manufacture de céramique... », art. cit.

26. L'inventaire du patrimoine industriel de la Communauté Creusot-Montceau a été réalisé sous l'égide de l'écomusée par Frédéric Pillet à la fin des années 1990. Cet inventaire, dont font partie les manufactures céramiques, est consultable sur la base Mérimée du Ministère de la Culture.

27. Exposition de l'écomusée de la CUCM : « Pouilloux, un village et son passé », 1974 ; brochure *Deux siècles d'industrie céramique, de Laujorrais à céramiques Ducrot*, Chronique des Amis du Passé de Palinges et de sa région n° 25, septembre 1998, multigraphié.

S'il semble peu contestable qu'il existe une cohérence d'ensemble de cette enquête malgré les multiples formes et les tournants problématiques qu'elle a pu prendre en vingt ans, continuité qu'un anthropologue qualifie du terme de *terrain*²⁸, une évolution notable a été enregistrée en 2011 sur le plan des pratiques de recherche et de l'épistémologie. En effet, alors que notre travail nous confrontait jusqu'alors à des objets de patrimoine généralement en bon état de conservation, nous avons été amenés à exploiter le contenu d'un déversement de rebuts de l'entreprise Langeron. La démarche archéologique caractérisée par la fouille s'est imposée face à la configuration du site et malgré notre absence de formation professionnelle dans cette discipline, nous avons effectué deux campagnes de sondage ayant donné lieu à deux rapports au Service Régional de l'Archéologie de Bourgogne²⁹.

ARCHÉOLOGIE ET FOUILLE

L'archéologie industrielle, telle qu'elle a été théorisée à partir des années 1970 en France, consistait principalement à « la valorisation du patrimoine industriel à un moment où celui-ci est manifestement menacé mais souvent encore en élévation³⁰ ». Les archéologues comme Philippe Boissinot ont pu y voir un usage métaphorique du mot archéologie et les actions de l'écomusée Creusot-Montceau, institution reconnue comme pionnière dans ce domaine, ne le démentent pas. Le travail de recherche et de valorisation du patrimoine industriel fut considérable et demeure emblématique, mais les fouilles à proprement parler y furent très rares et n'ont laissé que peu de traces dans les archives de l'écomusée local³¹. Pour ce qui est de l'industrie céramique par exemple, ces dernières années ont vu la réhabilitation par l'écomusée d'une briqueterie fondée en 1893 et d'une villa d'industriels tuiliers (1892-1895) dont l'ensemble des céramiques architecturales a été restauré, mais aucun des deux sites n'a donné lieu à un travail à proprement parler archéologique³². À moins de considérer que toute démarche consistant à étudier la vie humaine à travers ses productions matérielles est archéologique, comme

28. Le terrain de l'anthropologue ne doit pas s'entendre dans sa seule définition spatiale et géographique, même s'il est évidemment localisé. Le terrain est la combinaison d'un lieu, d'une histoire, de milieux sociaux, de structures économiques et matérielles, de choses, de paysages, de sensations... et la liste n'est pas exhaustive. Le terrain est surtout pour l'anthropologue une expérience faite de l'ensemble des rencontres que son enquête occasionne.

29. Thierry Bonnot et Jacques Gaudiau, « Dépotoir industriel des établissements de production céramique Paul-Langeron, le Pont-des-Vernes, Pouilloux », Rapport de sondage multigraphié, Service Régional de l'archéologie de Bourgogne, arrêté de prescription n° 2012/105, Dijon, 2012 ; *Ibid.*, second rapport de sondage, SRA Bourgogne arrêté n° 2014/175, Dijon, 2015.

30. Philippe Boissinot, *Qu'est-ce qu'un fait archéologique ?* Paris, Éditions de l'EHESS, 2015, p. 57.

31. Se reporter à la revue *Milieux*, publiée par l'écomusée entre 1980 et 1989 sous la direction de Jean-Claude Beaune. La fouille d'une ancienne écluse du canal du Centre a été réalisée par l'écomusée à la fin des années 1970, mais n'a pas laissé, a priori, de trace écrite.

32. Il s'agit de sites inscrits à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques, la

le font désormais les archéologues qui s'intéressent aux périodes les plus récentes. Réfléchissant à l'extension chronologique du champ archéologique, Florence Journot et Gilles Bellan revendiquent la pluralité de modes d'appréhension des objets par la discipline : « L'archéologie est spécifiquement attachée à l'univers matériel anthropique que les aléas de l'histoire contraignent à observer ici par l'exhumation raisonnée (la fouille), ailleurs sans obstacle et toujours en usage, ailleurs encore par témoignages écrits ou imagés. Et le rôle de l'archéologie ne saurait se réduire à fournir quelques « données » ou illustrations ; il vaut par la démarche et les modes de raisonnement³³ ». Déjà en 1982, Philippe Bruneau et Pierre-Yves Balut appelaient à réfuter l'identification automatique et quasi-exclusive de l'archéologie à la fouille qui obligerait à « définir l'archéologie par les conditions extrascientifiques de la recherche³⁴ ». Les modalités pratiques et techniques de l'enquête ne sauraient en déterminer la logique scientifique, encore moins en circonscrire l'objet. Car on aboutirait à la réduction du champ archéologique aux objets enfouis : « ce qui n'est pas enterré ne paraît pas archéologique [et] les frontières de la science sont celles du trou³⁵ ». Le problème que posaient les auteurs dans ce texte visant à bousculer leur discipline apparaît d'autant plus clairement lorsque nous avons affaire à des objets encore conservés intacts dans les collections ou chez les particuliers : ces objets relèvent d'une production et d'un usage plus ou moins anciens, correspondant à la définition de l'objet archéologique qui nous renseigne sur la vie des hommes par sa matérialité, mais leur collecte et leur étude ne nécessitent aucune fouille. Par contre, les rebuts du processus de fabrication, certains outils usagés, les moules et autres déchets, parce qu'ils ont été jetés dans le dépotoir, nous ont obligés à creuser le sol et astreints à respecter une procédure archéologique sur le plan administratif – demande d'autorisation de sondage, rédaction d'un rapport de fouille, inventaire systématique et enregistrement des éléments mobiliers.

LES SONDAGES ARCHÉOLOGIQUES

L'enquête anthropologique et historique menée à Pont-des-Vernes avait repéré l'existence d'une « verse » – une décharge –, site également nommé « les crasses »³⁶ se trouvant au sud de l'emprise ancienne des usines Langeron. La propriété ayant été vendue en deux parcelles, celle où se trouvaient les

Briqueterie à Ciry-le-Noble et la villa Perrusson à Ecuisses. Voir le site internet de l'écomusée : <http://www.ecomusee-creusot-montceau.fr/>

33. Florence Journot et Gilles Bellan (dir.), *op. cit.*, « Conclusion », p. 160-161.

34. Philippe Bruneau et Pierre-Yves Balut, « Positions », *RAMAGE, Revue d'archéologie moderne et d'archéologie générale*, n° 1, 1982, p. 3-34 (citation p. 7).

35. *Ibid.*, p. 8.

36. Cette dénomination vient du langage de l'industrie minière, où les crasses désignent les matières résiduelles après le lavage de la houille, les scories du processus de tri qui étaient entassés sur d'énormes « stériles » que les bassins miniers du nord de la France appellent terrils.

Fig. 1 : Photographie-catalogue des bouteilles et chauffe-pieds produits par les établissements Langeron, Pont-des-Vernes, début du xx^e siècle. Plaque de verre, fonds Grandjean.
Document Ecomusée Communauté Creusot-Montceau.

Fig. 2 : Cruchon chauffe-pieds dans le dépotoir de Pont-des-Vernes, 2012.
Photographie de l'auteur.

crasses avait été vendue à une confiserie industrielle ayant réutilisé en les modifiant les bâtiments de la manufacture, puis avait été rachetée par un entrepreneur de travaux publics. La localisation précise de la décharge s'avérait d'autant plus difficile que les lieux étaient envahis par la végétation et que le propriétaire nous en avait refusé l'accès dans les années 1990. Mais le fils de celui-ci se montra beaucoup plus ouvert lorsqu'il hérita du site en 2011 et nous avons pu entamer une prospection, bien aidés par le creusement d'un terrier de renard : l'animal avait sorti de terre des tessons céramiques, des fragments de plâtre et autres éléments nous indiquant précisément où se trouvaient les dépôts sous les ronces et le lierre. Ayant circonscrit une zone marquée par une topographie en promontoire, après avoir sollicité l'autorisation du Service Régional de l'Archéologie, nous avons engagé le défrichage et le décapage de ce que peu à peu nous avons désigné comme le dépotoir des établissements Langeron. Grâce au financement de l'écomusée puis de l'Association Patrimoines de la Communauté Creusot-Montceau³⁷, ce décapage a été effectué à la pelle mécanique, le reste du travail de fouille étant manuel.

La première opération de sondage visait principalement à collecter des éléments mobiliers susceptibles d'enrichir la connaissance de l'histoire des établissements Langeron, sans réelle préoccupation quant à l'utilisation et la configuration du dépotoir en lui-même. En particulier, la mise au jour de plusieurs centaines de moules, modèles et matrices³⁸ de plâtre a comblé une importante lacune quant au processus technique en œuvre dans l'usine. Le sondage de 2012 nous a permis d'enregistrer 170 références correspondant à des produits courants mais aussi à des formes absentes de nos répertoires. Le reste du mobilier était composé de poteries de grès cérames, entières ou fragmentaires, glaçurées ou à l'état de biscuits, d'éléments réfractaires utilisés pour l'enfournement des produits, de matériaux variés entrant dans le processus de fabrication – charbon, argiles brutes ou prêtes à l'emploi, oxydes métalliques pour glaçure – et d'objets relevant de l'outillage ou de la vie quotidienne des ouvriers ou des habitants de Pont-des-Vernes. Pour s'en tenir ici aux céramiques, notre étude a porté notamment sur les logiques du tri. L'examen attentif des objets ou fragments nous montre des fissures, des cloques, des déformations de profil, des glaçures brûlées qui nous donnent à voir les défauts rédhibitoires obligeant l'industriel à se débarrasser de ses ratés. En creux, nous comprenons également les exigences de la clientèle, c'est-à-dire des liquoristes, moutardiers ou fabricants d'encre qui achetaient leurs contenants aux établissements Langeron. Voici l'un des apports de l'archéo-

37. L'écomusée Creusot-Montceau était de statut associatif jusqu'à janvier 2012. Il a été ensuite intégré aux services administratifs de la communauté urbaine, mais l'association a perduré en devenant Association Patrimoines Communauté Creusot-Montceau.

38. La matrice ou moule-mère est le premier moule fabriqué à l'aide du modèle – objet de plâtre figurant le produit fini –, qui servira à produire la série de moules.

logie que l'enquête sur les objets commercialisés ne nous avait pas permis de caractériser.

La seconde campagne de sondages, en 2014, a tenté d'aller vers davantage de rigueur méthodologique et de problématisation. Les conseils d'archéologues professionnels nous ont incités à tenter de comprendre l'aménagement du site de déversement, à en saisir l'historique par l'étude stratigraphique et à en circonscrire les limites. Il s'agissait de comprendre le dépotoir en tant que lieu intégré au processus industriel davantage que comme site de concentration d'éléments mobiliers enrichissant les collections. Nous avons mené une série de sondages ponctuels à la pelle mécanique – excavations d'un mètre carré environ – afin de circonscrire l'étendue des dépôts, et fait creuser une tranchée parallèle au sens du déversement, pour en obtenir une vision en coupe. La série de sondage nous a permis d'évaluer la surface du dépotoir proprement dit, soit 1 000 à 1 100 mètres carrés.

La campagne de 2014 a également mis au jour un muret non maçonné, constitué d'un empilage de pierres issues de la démolition de bâtiments, associées à des briques et autres matériaux réfractaires. Cette structure est haute de 80 centimètres à 1,50 mètre, selon la topographie, et respecte approximativement la limite de parcelle. Le muret délimite la zone de déversement marquant la volonté des industriels de circonscrire le dépôt des rebuts de l'activité dans un espace précis. D'autre part, le chemin d'accès au site est constitué d'un épandage de matériaux – gravats, tuiles concassés, briques et fragments réfractaires – visant à stabiliser le sol. Le terrain choisi pour le déversement a donc été aménagé de façon à rationaliser l'élimination des matériaux : il ne s'agissait pas d'une décharge sauvage, mais d'une démarche raisonnée pour cantonner les déversements à une surface maîtrisée.

CONTINUITÉ TECHNIQUE DANS LA FABRICATION

Sur le plan de l'histoire des techniques et de celle de la consommation, ce dépotoir est un témoignage matériel du basculement du ^{xix}^e au ^{xx}^e siècle et du passage à un mode de production s'orientant vers la consommation de masse. L'utilisation systématique de ce dépotoir centralisé, aménagé et clairement délimité, marque l'entrée des établissements Paul Langeron dans le monde de l'industrie moderne par la normalisation des produits et la massification de la fabrication. Pour éclairer ce point de vue, il nous faut revenir sur l'ensemble de notre démarche, dont l'expérience archéologique n'est qu'un volet.

La fabrication céramique, depuis son origine, s'appuie sur un processus en trois étapes principales : le façonnage, le séchage et la cuisson. Selon les types de matières premières et de produits, il faut y ajouter la préparation des

Fig. 3 : Une partie des estèques découverts lors des fouilles du dépotoir de Pont-des-Vernes, 2012-2013. Photographie Daniel Busseuil, écomusée Communauté Creusot-Montceau.

terres, la pose d'une couverte, une éventuelle seconde cuisson³⁹. Aucune des innovations technologiques, y compris les plus récentes, n'a jamais profondément bouleversé ce schéma. Dans ce domaine davantage peut-être que pour d'autres types de production, « la technique évolue de façon continue par une série de modifications ou d'améliorations mineures⁴⁰ ». Sur ce point, l'archéologie par la fouille a utilement complété les autres méthodes d'enquête, notamment les entretiens ethnographiques. Prenons la phase cruciale du façonnage des produits : les manufactures de grès de la vallée de la Bourbince ont eu recours au tournage manuel jusqu'à leur fermeture dans les années 1950-1960, la principale innovation par rapport à l'ancestral tour à potier consistant dans l'adjonction d'un système de pédale⁴¹. Des tours mécaniques – pour le calibrage – et électriques – pour les bocaux de vingt litres – ont été installés dans les ateliers Langeron après 1945, sans faire disparaître le système prévalant auparavant. Si le tour à pédale et le tour électrique constituèrent des améliorations du tour traditionnel, ils ne modifièrent pas fondamentalement le travail du tourneur, c'est-à-dire sa gestuelle : en témoigne la présence dans le mobilier archéologique extrait du dépotoir de 172 estèques en zinc, en laiton, en os, en ardoise, en grès cérame et en fer. Les estèques

39. Les faïences, comme les grès cérames qui nous intéressent ici, nécessitent la cuisson d'un *biscuit* préalable à la pose d'une glaçure, celle-ci suivie de la cuisson aboutissant au produit fini. Les poteries Langeron étaient cuites à 850 °C pour le biscuit, à 1 280 °C pour le produit fini.

40. Patrice Flichy, *L'innovation technique*, Paris, La Découverte 1995, p. 151.

41. Innovation difficile à dater pour la région, adoptée à la fin du XIX^e siècle dans les fabriques de porcelaine. Ce tour à pédale nous a été décrit par ses utilisateurs, tourneurs potiers, et un exemplaire heureusement conservé a été donné au début des années 2000 à l'écomusée par les propriétaires de l'usine Chèze, à Palinges. Voir *Exposition universelle de Vienne 1873. Section française. Rapport sur la céramique et la verrerie* par M. Victor de Luynes, membre du jury international, Paris, Imprimerie nationale, 1875. [<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62105228>].

Fig. 4 : Un tourneur
utilise un estèque dans un
atelier de l'usine
Langeron, en 1946.
Document Ecomusée Communauté
Creusot-Montceau.

Fig. 5 : Nuanciers, estèques, essais de fabrication découverts lors des fouilles du dépotoir, 2011.
Photographie de l'auteur.

sont des outils plats appliqués verticalement contre la poterie en cours de tournage, donnant le profil de l'épaule, du goulot et parfois du pied du produit. Cet outil est presque aussi ancien que la poterie, la tracéologie permettant de confirmer son utilisation dès l'époque néolithique en Europe centrale⁴². Autre indice de continuité des chaînes opératoires de la fabrication des grès, la mise en parallèle des témoignages d'ouvriers recueillis directement ou issus des mémoires d'un céramiste du XIX^e siècle a montré qu'en cent ans (1850-1950) l'apprentissage et le métier de tourneur potier n'avaient évolué que marginalement⁴³.

LA MUTATION DU FAÇONNAGE ET L'INVENTION DU DÉCHET

Les établissements Langeron, devenus Société Anonyme en 1919, s'engagent dans une phase de modernisation en décidant d'adopter le moulage pour une partie de leurs productions en perpétuant toutefois la fabrication manuelle pour la fabrication courante. Coulage et calibrage ont été le complément du tournage traditionnel, notamment pour les produits à formes complexes dont les caractéristiques exigeaient une parfaite conformité au modèle commandé par le client. Les archives Langeron montrent que l'installation de l'atelier de coulage résulte d'une adaptation au marché : « En raison des demandes successives, faites par plusieurs clients, il est décidé de mettre à l'étude l'installation d'un atelier de coulage⁴⁴ ». À la fin de 1920 fonctionnent dans l'usine un atelier de coulage et un autre de fabrication mécanique par calibrage qui « donnent de très heureux résultats à tout point de vue⁴⁵ ». Chaque réunion du conseil d'administration de la SA des établissements Paul-Langeron insiste dans les années 1920 sur la nécessité d'accroître la production moulée et mécanisée pour répondre aux desideratas de la clientèle. Celle-ci, comme en atteste également la correspondance entre industriel et clients parvenue jusqu'à nous⁴⁶, conditionne ses produits – encre, moutarde, liqueur... – dans des récipients de grès cérame qu'elle veut étanches, de contenance et d'aspect réguliers, de la couleur choisie avant la commande. La nécessité utilitaire ne fait plus seule la loi. Il apparaît clairement que la

42. Martin Godon, « De l'empreinte à l'outil, de la trace à la fonction : exemples d'outils de potier dans le Néolithique céramique centre-anatolien (7000-5500 BC cal.) », *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 107, n° 4, 2010, p. 691-707.

43. Jean-Baptiste Baudot, *Souvenirs de ma vie. Mémoires d'un industriel briquetier*, écomusée Creusot Montceau, 2008 ; témoignages de Georges Touilly et Marc Philibert, entretiens réalisés en 1995 et 2002.

44. Archives familiales Daniel Langeron, Comptes rendus manuscrits des conseils d'administration de la S.A. des établissements Paul-Langeron, réunion du 25 mai 1919.

45. Archives de l'écomusée Creusot Montceau, dépôt Langeron, carton B1, bilans annuels et rapports au C.A. 1919-1941. Rapport au Conseil d'administration des établissements Paul-Langeron, 31 décembre 1920.

46. Éléments de correspondance des établissements Langeron et courriers inédits conservés dans les archives de l'entreprise Chèze, à Palinges. Archives en cours d'analyse et de classement.

charnière entre les deux siècles marque un infléchissement des critères de commercialisation des produits de grès de la vallée de la Bourbince fabriqués en série, aux dimensions strictement normalisées, vendus à des industriels ou à des détaillants avant d'être mis sur le marché. Les débuts de la société de consommation voient émerger les produits anonymes, sous emballage⁴⁷. La forme et la couleur du contenant jouent alors un rôle capital dans la présentation du contenu, permettant l'identification de ce dernier et lui procure un attrait commercial lisible sur les images publicitaires de l'époque. Les poteries de grès aux formes et aux couleurs basiques sont peu à peu remplacées par des produits plus variés, que le moulage permet de réaliser en grande série. Mais cette technique génère un accroissement des rebuts et la question des déchets industriels devient alors déterminante, en l'occurrence pour l'entreprise Langeron contrainte de créer un dépotoir de grandes dimensions.

Les produits moulés se retrouvent à tous les niveaux du dépotoir, de la surface au fond de la tranchée sondage de 2014. Même les déversements les plus anciens ont donc été effectués après 1920, ce qui nous a amenés à l'hypothèse selon laquelle ce dépotoir, centralisé et aménagé, a été créé par l'entreprise spécifiquement pour l'élimination des déchets et rebuts générés par ce tournant technique. Cette mutation a logiquement provoqué un accroissement du volume de déchets relativement à plusieurs facteurs. D'une part, le moulage implique l'utilisation de nouveaux types de matériaux à usage limité et non réutilisables dans le cycle de production : les moules de plâtre, inutilisables comme remblai contrairement à la céramique et nécessitant l'ouverture d'une décharge spécifique. L'entreprise s'inscrit alors pleinement dans ce moment d'*invention du déchet* qu'est le passage du XIX^e au XX^e siècle⁴⁸, associé à « l'apparition d'une gestion spécifique du déchet solide, et à la construction de l'acceptation moderne du déchet⁴⁹ ». D'autre part, il est inévitable que l'adoption de nouvelles techniques de façonnage suscite des tâtonnements et des échecs : l'adaptation des ouvriers à un nouveau mode de production génère une augmentation des rebuts. C'est ce qui nous a procuré l'opportunité d'une archéologie industrielle par la fouille.

*

L'archéologie des périodes récentes est un champ de recherche reconnu depuis maintenant plusieurs années⁵⁰. La programmation nationale de la

47. Denis Woronoff, *Histoire de l'emballage en France, du XVIII^e siècle à nos jours*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2015.

48. Sabine Barles, *L'invention des déchets urbains. France 1790-1970*, Seyssel, Champ-Vallon, 2005.

49. Baptiste Monsaingeon, *Homo detritus. Critique de la société du déchet*, Paris, Seuil, collection Anthropocène, 2017, p. 53.

50. Victor Buchli and Lucas Gavin, *Archaeologies of the Contemporary Past*, London and New York, Routledge, 2001 ; Séverine Hurard, Yves Roumegoux et Dorothee Chaoui-Derieux, « L'archéologie à l'épreuve de la modernité », *Les nouvelles de l'archéologie*, 137, 2014, p. 3-9. Introduction au dossier

recherche archéologique en France⁵¹ intègre désormais sans ambiguïté l'ouverture au contemporain : « Souvent laissées de côté ou réduites à la portion congrue des programmes et ouvrages généraux, elles [les périodes modernes et contemporaines] ont aujourd'hui acquis une légitimité certaine qui mérite encore d'être consolidée. Le développement de l'archéologie moderne et contemporaine permet aujourd'hui de dégager ces périodes du champ de l'implicite où elles n'ont longtemps été considérées que comme des extensions de l'archéologie médiévale, dans le meilleur des cas⁵² ». Notre travail s'inscrit dans ce mouvement sans prétendre contribuer de façon décisive aux discussions disciplinaires, mais en proposant une perspective forte de l'association assumée de l'histoire, de l'archéologie et de l'anthropologie.

Partis d'une enquête sur les objets et les variations de leurs statuts sociaux, nous avons tenté d'inscrire notre démarche dans une évolution problématique relevant moins de la bifurcation que d'une légère courbe dans un parcours, revendiquant l'adoption d'un angle d'analyse qui se démarque de la tradition patrimoniale en exploitant les déchets, matériau inaccessible ou négligé jusqu'alors. Comme le contemporain en archéologie, la question des déchets est un champ émergent en sciences sociales. Les coordinateurs du récent dossier de la revue *Techniques et Culture*, consacré aux restes et aux déchets, affirment que c'est en élargissant le point de vue ordinairement focalisé sur les seuls objets que la matière détritique prend toute sa valeur heuristique pour les sciences sociales. Il s'agit de « saisir le "potentiel" (croissance, transformation, devenir) des choses en évitant les limites artificielles d'une pensée articulée autour des seules formes entières et arrêtées⁵³ ». C'est bien à cette manière de penser les choses différemment que nous ont amené les deux campagnes de sondages archéologiques dans le dépotoir de Pont-des-Vernes. La production industrielle céramique locale se matérialisait jusqu'alors par ses produits finis et commercialisés, devenus des objets de collection souvent exposés dans un dessein esthétisant. En nous confrontant aux produits altérés, fragmentés, mis au rebut parce que déformés ou non conformes, parfois même jetés en cours de fabrication (biscuits non glaçurés ou terre crue laissée

« Archéologie moderne et contemporaine » ; Jean-Marie Blaising, Jean Driessen, Jean-Pierre Legendre et Laurent Olivier (dir.), *Clashes of Time. The Contemporary Past as a Challenge for Archaeology*, Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 2017. Sur ce domaine et les travaux qui s'y développent, les éditions Equinox publient en ligne depuis 2014 une revue internationale dirigée par des universitaires, le *Journal of Contemporary Archaeology* (<https://journals.equinoxpub.com/index.php/JCA>). Pour la France, la synthèse de Florence Journot et Gilles Bellan (*op. cit.*, 2011) a dressé un panorama très complet.

51. Le Conseil National de la Recherche Archéologique a présenté le 23 juin 2016 cette programmation, consultable en ligne : <http://www.culturecommunication.gouv.fr/Thematiques/Archeologie/Etude-recherche/Programmation-nationale>. Pour les périodes moderne et contemporaine, voir l'axe 14.

52. Conseil National de la Recherche archéologique, *Programmation nationale de la recherche archéologique*, Ministère de la Culture et de la Communication, Direction générale des patrimoines – sous-direction de l'archéologie, 2016, p. 185.

53. Frédéric Joulain, Yann-Philippe Tastevin et Jamie Furniss, « Réparer le monde, une introduction », *Techniques et culture* n° 65-66, p. 14-27, cit. p. 22.

dans un moule de plâtre), l'expérience archéologique n'a pas révolutionné nos connaissances sur l'histoire de l'entreprise ni sur l'histoire de la production potière dans la région mais elle nous a permis d'accéder plus directement, physiquement, au processus technique, à la matière et aux objets inachevés ou ratés. La recherche a pu ainsi mieux caractériser l'évolution technique du moulage, permettant après de nombreux essais de diversifier les formes tout en normalisant les dimensions dans chaque série. Indirectement, nous avons également pu déterminer un moment de mutation des savoir-faire impliqués et des rapports sociaux de travail, le modelleur concepteur des moules prenant le pas sur le tourneur, considéré précédemment comme le métier le plus qualifié de l'usine. L'archéologie nous a donc permis de saisir matériellement une évolution majeure de ce domaine d'activité, engagée dès la seconde moitié du XIX^e siècle mais dont les répercussions sont ressenties et assimilées par les entreprises jusqu'aux années 1920.

Se distinguer d'une anthropologie de l'objet obnubilée par sa seule valeur de signe ou d'une science sociale exclusivement tournée vers la consommation ou la jouissance esthétique transforme l'anthropologue en traqueur de restes, de rebuts, de déchets. Un chiffonnier à l'instar de l'archéologue, non plus seulement du passé, mais aussi du présent ; ou en tout cas d'un passé encore très présent. Cette association entre anthropologie et archéologie, qui a connu de multiples variantes⁵⁴, tend aujourd'hui à intégrer aux matériaux de l'enquête les interactions et la subjectivité du chercheur, proposant un récit réflexif d'une confrontation au passé matériel⁵⁵. La mise en train récente d'un projet concernant une entreprise aux caractéristiques très proches des établissements Langeron, nous offre l'opportunité de creuser un peu plus ce sillon en combinant archéologie – sans fouille en l'occurrence, les bâtiments et fours de l'usine étant encore en élévation –, histoire – alimentée par les archives de l'entreprise de 1870 à 1960 – et anthropologie – par un travail sur la mémoire familiale mené avec les descendants des industriels. L'enquête devient ainsi une pratique plurielle de croisement des points de vue et des questionnements, nécessitant de bien délimiter son objet scientifique. Ce ne sont pas seulement les manufactures de grès de la vallée de la Bourbince qui sont au cœur de notre recherche, mais aussi la mémoire des entreprises familiales et des familles elles-mêmes, les traces dans le paysage, les techniques de fabrication, les produits et leurs usages et ce qu'ils révèlent de l'évolution

54. Je pense à l'ethnoarchéologie, assez éloignée de notre projet : voir entre autres Pétrequin, Pierre et Monnier, Jean-Louis, 1995. *Potiers jurassiens : ethnoarchéologie d'un atelier du XIX^e siècle*, Lons-le-Saunier, Centre jurassien du patrimoine. Dans une toute autre approche, sur les liens entre ces deux disciplines, voir par exemple Claudie Voisenat (dir.), *Imaginaires archéologiques*, Paris, éditions de la MSH, coll. Ethnologie de la France, 2008.

55. Voir récemment l'expérience menée par Olivier Weller sur les décors du film *Peau d'âne* : « L'archéologie peut-elle raconter des contes de fée ? », *Les nouvelles de l'archéologie*, 137, 2014, p. 40-44. Mais mon projet s'inspire plus directement du travail du québécois Marcel Moussette, *Prendre la mesure des ombres. Archéologie du Rocher de la Chapelle, Ile aux Oies (Québec)*, Québec, Les éditions GID, 2009.

des modes de vie, le devenir de ces objets et déchets désormais entrés dans le domaine patrimonial et muséal. C'est peut-être du fait de l'ampleur problématique de ce réseau complexe que l'anthropologie, avec sa pratique de l'enquête de terrain dont le propre est de « faire feu de tout bois⁵⁶ », paraît bien outillée pour le traiter.

*Thierry Bonnot est chargé de recherches au CNRS
et membre de l'Institut de recherches interdisciplinaires
sur les enjeux sociaux (IRIS, EHESS).*

56. Jean-Pierre Olivier de Sardan, « La politique du terrain », *Enquête* [En ligne], 1, 1995, mis en ligne le 10 juillet 2013, consulté le 8 novembre 2013. URL : <http://enquete.revues.org/263> ; DOI : 10.4000/enquete.